

EXCURSION

DANS LA VALLÉE DE L'OISE

à **Boran, Royaumont, Beaumont,**
l'Isle-Adam et Champagne.

Le 28 juin, comme il avait été décidé, la Société historique de Compiègne accomplit son excursion, j'allais dire son pèlerinage archéologique annuel. L'itinéraire avait été très heureusement tracé : il permettait de voir aisément quelques spécimens typiques parmi ces monuments, transition, XIII^e siècle et Renaissance, que l'Oise arrose délicieusement entre Précý et l'Isle-Adam.

I. *Boran* fut notre première halte. L'église est un édifice de la fin du XII^e siècle, à triple nef de cinq travées, auquel les XV^e et XVI^e siècles ont ajouté leurs agrandissements et décors. Il existe peu d'églises qui aient conservé « dans la sincérité de la vérité » leur forme originelle.

La nef centrale est partagée dans sa longueur par des arcades maitresses en tiers point dont les claveaux ont leur arête simplement abattue. Ces arcades reposent sur des piliers monocylindriques dont les chapiteaux à larges feuilles, retombant sans effort ou terminés en bouquet, montrent une

sculpture grasse et robuste ; le tailloir, informé par l'arc qu'il supporte, a ses coins abattus aussi. De petites fenêtres en cintre surhaussé chevauchent les piliers, laissant glisser de haut un jour adouci.

Les excursionnistes analysaient avec attention ces caractères de l'époque transitionnelle qui terminait le ^{xii}^e siècle de Louis VI et de Louis VII et conduisait notre roman très sage et affiné de l'Île-de-France aux perfections du style ogival. L'Hôtel-Dieu de Gallande à Senlis, Saint-Gervais de Pontpoint, Bornel, montrent ces détails d'une architecture qui ne manquait point de charme dans son élégante simplicité.

Le clocher s'élève à gauche de la façade. Une tradition attribue ses étages supérieurs, je ne sais pourquoi, aux Anglais. Quoi qu'il en soit, il est d'une silhouette et d'une ornementation agréables avec ses niches ornées d'une gerbe et de raisins, double symbole de l'aliment du corps et de l'âme, et sa pyramide escortée de clochetons.

La voûte du rez-de-chaussée, sur laquelle ce clocher se hausse, attire l'œil par un cul-de-lampe (^{xiii}^e siècle) représentant trois têtes fondues ensemble, image naïve plus que liturgique du mystère de la Sainte-Trinité (1), et aussi par quelques restes de statues que l'abbé Demouy, curé de la paroisse, a découverts et sauvés avec sollicitude.

L'édicule obèse, à pans et toit hérissé de crochets, qui flanque l'angle du midi de la façade, appartient au ^{xiii}^e siècle finissant.

(1) Voir aussi à Estrées-Saint-Denis.

Cet ancien baptistère mériterait un meilleur sort que celui qui lui est aujourd'hui infligé : les pompes, les cadrans d'horloge et les hospitalités de nuit sont des fléaux pour beaucoup d'églises.

Les excursionnistes jetèrent un coup d'œil sur le mobilier sacré suivant : les fonts sur plan octogone allongé avec chapelet de rosettes piquées dans la gorge supérieure, XIII^e siècle ; stalle du XV^e siècle, dont la joue montre, en demi-bosse, une sorte de Jessé dormant ; statue en bois de saint Adrien, vêtu du costume militaire de l'époque (XV^e siècle), et portant une enclume, tandis qu'un lion sommeille à ses pieds ; autre statue de la Vierge du XVII^e ou XVIII^e siècle, et surtout une grande verrière de la Passion, datée de 1535. Cette représentation, que le XVI^e siècle aimait à dresser devant l'autel des Saints-Mystères, est d'un dessin lourd ; les physionomies tendent au trivial ; la couleur manque de transparence, mais son ensemble est dramatique.

Il existait autrefois à Boran un prieuré de Bénédictines, sous le vocable de saint Martin, lequel relevait primitivement de l'abbaye du Paraclet. Louvet, le vieil historien du Beauvaisis, et notre Afforty nous ont conservé plus d'une mention intéressante sur ce prieuré : 1173, Julienne et Hildeburgé de Beaumont, religieuses... ; 1190, Philippe de Beaumont attribue au prieuré des bénéfices sur le moulin de Persan et la grange, c'est-à-dire la ferme de Belléglise ; 1217, legs testamentaire de Philippe de Dreux « pour acheter des revenus qui serviront à chauffer les religieuses » ; 1228, vente de la grange

de Cuimont « *De Cocto Monte* » à saint Louis... ; 1298, Philippe le Bel accorde la dime du pain et du vin qui se consumaient au château d'Asnières. Tout ce passé s'écroula en 1793.

Un reçu qu'Afforty nous a conservé, est ainsi formulé :

« Reçu par moy, souscript chevalier de Borrençy, maistre d'hôtel ordinaire de Monsieur, frère du Roy, de M. Paul de Cornouaille, avocat, la somme de 650 liv. t. de rente à moy constituée par le seigneur de Rasso, par contract du 27^e juin 1572. Carnel ».

Ce Carnel, probablement Gui, fils de Jean Carnel, avait épousé Marie, fille de Guillaume de Saint-Simon. Graves nous a conservé l'építaphe d'un Anthoine Karnel, chevalier, fils de Guy de Karnel, 1599.

Vautier, le canonnier historien de Senlis, rapporte dans ses Mémoires que l'évêque Rose « avait, le dimanche 27 janvier 1597, à sa suite deux docteurs, l'un nommé le Bel, enfant de Boran, qui fit la prédication au matin » (1).

II. *Morancy*. — L'édifice carré que nous avons aperçu sur notre droite, avant d'atteindre Boran, sur la crête de ce monticule crayeux qui semble surveiller le passage de l'Oise, a conservé son ancien nom de Morancy.

(1) Voir encore sur Boran : Afforty : XIV, 501, 810, 813 ; Graves : *Statistique du canton de Neuilly-en-Thelle*, pag. 39-43 ; l'abbé Duclos : *Hist. de Royaumont*, t. I, 239, 434 ; t. II, 705.

Le bâtiment principal forme un vaste carré, défendu et desservi, à l'angle qui regarde la rivière et Précy, par une tour indépendante et éclairé entr'autres, au premier étage, par des baies carrées géminées que couronne un oculus et circonscrit l'ébrasement en tiers-point de la muraille ; et au-dessus par des baies carrées simples. Les étages divers sont indiqués au dehors par des moulures d'un beau profil. L'on notera des bancs ménagés dans les épaisseurs des murs ; des modillons en quart de cercle ; un chambranle de cheminée, le tout d'un grave et fier style du XIII^e siècle.

On connaît l'opinion qui place au Lys, en face de Boran, le *Litanobriga* ou pont sur l'Oise des anciens géographes.

III. *Royaumont*. — La distance qui, de Boran à Royaumont, est courte, fut abrégée encore, ce semble, par les échanges d'observations que provoquaient les monuments, les agréments « des terrains », comme les choisissaient de préférence les Cistriens, « séparés de l'habitation des hommes... , plantés de forêts et entrecoupés d'eaux, pour faire des moulins », et aussi les souvenirs vivants des personnages illustres qui ont consacré ces lieux par les prodiges de leur sainteté.

Voici bientôt, sur la fraîche lisière de la forêt du Lys, les restes majestueux de l'abbaye que Saint Louis lui-même « enflammé », dit Guillaume de Nangis, « d'un juvénile et chaste amour » pour les ordres religieux, avait fondée en 1228, au lieu dit Cui-mont (1). Il nous fut aisé, grâce à la bien-

(1) Afforty, XV, 563, *Charte de Fondation*.

veillante autorisation de M. Gouin, de visiter avec le loisir et le recueillement que ces grands objets réclament, le vaste cloître ; la salle du chapitre où le bienheureux Louis assistait à genoux sur le « feurre », aux exercices monastiques ; le réfectoire, dont une ligne de colonnes très fines aide à soutenir la voûte d'ogives, avec sa belle chaire ménagée dans l'épaisseur de la muraille ; la chambre de Saint Louis. De l'église elle-même où ont reposé sous des dalles de liais gravé ou de bronze à effigies d'émail Limousin, les enfants de Saint Louis et de Marguerite de Provence, Blanche, Jean et Philippe, surnommé Dagobert, et tant d'autres, il n'est demeuré qu'une longue muraille latérale entrecoupée par des faisceaux de colonnettes, quelques bases d'un faire puissant et un morceau d'escalier, qui attestent la grandeur du monument et l'esprit de destruction de la race révolutionnaire.

Quant au mausolée magnifique que Coysevox avait élevé dans l'église de l'abbaye au comte d'Harcourt-Lorraine, il décore aujourd'hui l'église d'Asnières.

Le château, dit l'abbé Duclos, est l'œuvre de l'architecte A. Masson et du sculpteur F. Masson, son frère, qui se sont inspirés du goût florentin.

IV. *Viarmes*. — Il fallut arracher la caravane savante aux éveils incessants de nouvelles curiosités et rappeler que le programme de la journée était chargé. L'église de Viarmes où l'on surprend çà et là des témoins des XII^e et XIII^e siècles, au milieu des reconstructions de la renaissance, a recueilli

une épave de Royaumont, c'est un autel en marbre rouge que nous allons saluer. Les jeunes élèves en archéologie trouvent une occasion de satisfaire, en faisant une visite au boulanger, aux réclamations d'un estomac que le grand air du matin et la promenade avaient déjà creusé, « *latrare naturam* », aurait dit Lucrèce...

Viarmes me rappelle « Pierre de Chambly, sire de Viarmes, chevalier et chambellan du Roy ».

Les armes de ces Chambly, que l'on trouve sur un sceau de 1294 (Bib. nat.) et sur une grande pierre tombale à Royaumont, montrent trois coquilles d'or sur champ de gueules.

V. *Saint-Martin-du-Tertre et Pierre-Turquoise ou Turquoise*. — Voici les escarpements qui ont mérité au pays que nous atteignons bientôt son nom de Saint-Martin-du-Tertre, qu'il portait déjà en 1153. L'abbé Duclos rappelle que Claude Chappe fit à Saint-Martin-du-Tertre, le 12 juillet 1792, une expérience *solennelle* de télégraphie, en présence des commissaires Daunou, Lakanal ; que Thiers y vint chercher « un silence studieux ». Après avoir tourné par des « grimpettes » dépavées entre des murs gris constellés de *sedum* dorés, ou des jardins pittoresques, nous atteignons la forêt de *Carnelle*, où la Pierre-Turquoise nous appelait comme par un charme.

Un étrange sentiment de curiosité s'empare de l'esprit devant ce monument d'une époque reculée à l'extrême, où une civilisation rudimentaire encore, mais déjà

féconde en progrès, construisait des cités lacustres, polissait le silex et travaillait l'argile, nouait quelques vagues relations commerciales, construisait des hypogées pour y placer les morts après les avoir décharnés, amassait sur ces *allées couvertes* les collines artificielles dites *tumuli*, bref, faisait bénéficier notre département lui-même, à Borest, à Chamant, à Séry ; à Rethondes, à Saint-Pierre-les-Bitry, à Saint-Etienne-les-Pierrefonds ; à Abbécourt, à Trie-Château et à Villers-Saint-Sépulcre, des trésors d'expériences pratiques que des races venues de l'Asie importaient à travers l'Europe (1).

VI. *Beaumont*. — L'église de Beaumont domine fièrement par-dessus quelques rues tortueuses et sales, le cours de l'Oise. C'est un édifice d'importance, qui mériterait une étude prolongée ; nous ne pouvons, hélas ! lui accorder qu'une visite hâtive.

Façade et portail simples, mais trahissant dans leur composition et sculpture un art délicat. Cinq nefs, terminées par un avant-chœur et chœur à pans droits. Bases du clocher primitif au bas-côté du nord.

Les excursionnistes notèrent surtout la coupe de la nef centrale. En bas, les grosses colonnes monocylindriques qui reçoivent les arcades maîtresses, portent sur les tailloirs de leurs chapiteaux, une trinité de colonnettes qui gagnent le niveau du sol du triforium, où elles se rattachent au cordon de la

(1) *Mémoires de la Société historique de Pontoise*, t. I. — *Notice sur la Pierre-Turquoise*, par M. l'abbé Grimot.

muraille par des anneaux ou bagues, et atteignent l'imposte pour recevoir les retombées des arcs doubleaux, diagonaux et formerets. Cette disposition se rencontre fréquemment aux débuts du XIII^e siècle, dans nos pays : à Notre-Dame de Paris, à Royaumont (autrefois), à Ver. Le triforium, malheureusement aveugle, est formé de trois ouvertures en arc brisé, que soutiennent deux paires de colonnes jumelles, et circonscrit l'arc doubleau. Cette disposition est d'un grand effet décoratif.

La sculpture de toute cette partie de l'édifice a toutes les qualités de ce grand art de l'Île-de-France, qui associe dans la reproduction stylisée de la nature végétale une composition pleine de verve et une rare habileté de ciseau. L'art roman a gardé quelques-unes de ses positions à ces bases où des monstres grimaçants, des sauriens servent de griffes sur les angles vides de la base.

L'avant-chœur, à double travée, est recouvert par une voûte sexpartite. A remarquer que les arcatures du sanctuaire sont des hors-d'œuvre modernes.

Quant à la tour du beffroi, elle appartient aux débuts du XVI^e siècle. Son couronnement, galerie à jour, dôme en calotte octogone à double voûte et lanterne terminale, avec vases, dauphins, oiseaux, est un travail ingénieux.

Une course rapide au-dessus de l'hôtel où nous allons prendre un déjeuner certes bien mérité, permet aux excursionnistes de saluer quelques restes insignifiants de l'ancien château des comtes de Beaumont. L'on pourra

consulter pour leur succession, Afforty (1), Douet d'Arcq, le Cartulaire de Saint-Leu-d'Esserent.

VII. *L'Isle-Adam*. — L'Isle-Adam doit son nom composé à sa situation sur la rivière d'Oise et à l'un de ses seigneurs du XI^e siècle, Adam, père de l'échanson Anseau.

« L'église a été construite », a écrit le Secrétaire de la Société historique de Pontoise (2), « par les soins de Louis de Villiers, évêque de Beauvais. Elle fut édifiée le 20 août 1499 : elle n'a été achevée qu'en 1567. Le portail, de 1537, est très probablement une œuvre du célèbre Bullant ».

Les excursionnistes, après avoir admiré quelques arabesques délicates du portail, ont étudié successivement, sous la conduite très charitable de M. le curé de la paroisse : la chaire, les stalles du chœur qui proviennent de l'église Saint-Seurin de Bordeaux (XV^e siècle), et ont été décrites avec une science agréable par le chanoine Marsaux (3) ; le retable de 1558, qui orne la chapelle du patron Saint Godegrand, le médaillon du dernier Conti.

Nous n'abrégeons qu'à regret cette visite, qui ajoute à nos données sur l'œuvre de la Renaissance dans nos pays de l'Oise.

(1) T. XIV, 92, 105, 810 et suiv. — T. XV, 799. — T. XVI, 103, 156, 474 et suiv.

(2) *Mémoires de la Société historique de Pontoise*, etc. T. VIII, p. 6.

(3) *Mémoires de la Société historique de Pontoise*. T. XIII, p. 33.

VIII. *Champagne.* — Après avoir salué d'un regard l'église de *Jouy-le-Comte*, édifice des XII^e, XIII^e, XIV^e, et XVI^e siècles, que surmonte un beau clocher à modillons du XII^e siècle et à grandes ouvertures géminées moins anciennes, et traversé des campagnes accidentées, nous voyons tout à coup à notre droite se dresser la belle silhouette de l'église de Champagne.

Ce monument exquis montre ce plan qui rappelle la tradition romane à côté des recherches de l'art nouveau : nef à six travées que longent deux collatéraux ; avant-chœur que le clocher surmonte avec l'idée symbolique peut-être de fanal sacré ; chœur carré ; bras de croix troués vers l'est, pour fournir une double abside semi-circulaire.

Malgré les proportions exigües de l'édifice, car la nef ne mesure pas plus de 30 mètres de longueur sur 13 à 14 de largeur, cet ensemble a fort grand air, à cause de la disposition ingénieuse et de l'harmonie des parties. Nos architectes d'alors se montraient aussi soucieux de la perfection dans une église de village, que dans une cathédrale.

Les piliers et les arcades maîtresses de Champagne sont conçus comme ceux de Beaumont, selon une formule que l'on rencontre partout dans nos pays ; mais l'étage supérieur se développe à chaque travée sous l'arc formeret qui les réunit, en trois arcatures aveugles à sommet trilobé, formant panneau, que couronne une rose ajourée à six lobes. Cette pondération de pleins et de trouées de lumière, qui appartient aux premières années du XIII^e siècle, est combiné avec un goût très pur. La grande rose qui est

ouverte au-dessus du portail ajoute encore à la luminosité de l'édifice.

Le carré de l'intertransept a été refait à la fin du xv^e siècle. C'est alors que l'arc triomphal reçut, pour retenir la croix qu'il était d'usage de suspendre entre la nef et le chœur, l'arche de panneaux, de dentelures et de feuilles frisées qui arrêta notre curiosité. Les chapiteaux d'à côté, où l'imagination un peu espiègle du temps a représenté des têtes grimaçantes, des buveurs, des monstres, etc., laissent voir, au milieu de ces caprices, un écusson qui aidera peut-être à découvrir le bienfaiteur qui fit exécuter les travaux. Cet écusson, que traverse une crosse, porte un dextrochère avec fanon.

N'y a-t-il pas là un souvenir des Villiers de l'Isle-Adam ?

Le chœur, qui est percé aussi d'une rose, a conservé dans ses chapiteaux quelques témoins de l'édifice antérieur, auquel appartient la double chapelle absidale à cul-de-four et petites baies simples. L'église d'Anvers a gardé aussi, à son côté nord-est, une abside semblable (1130).

Le clocher soulève plus d'un problème chronologique. Je suis porté à croire que ses étages improportionnés et trop ambitieux, appartiennent à deux époques.

Les distinctions sont subtiles à établir, je l'avoue ; mais l'archéologue, qui n'a que fort rarement des documents écrits pour dater les objets de ses études, est obligé, s'il veut coordonner les chapitres de ses études, d'analyser minutieusement le profil d'une moulure, la forme d'un arc, la flore sculpturale.

Les excursionnistes ont regardé successivement, sous la direction de M. le Curé de Champagne : une Vierge un peu solennelle du XIII^e siècle, qui est dressée contre le tympan d'un porche du XVI^e siècle, au nord ; les fonts, du XIV^e siècle, et une statue de la Vierge, style Louis XV, drapée avec une coquetterie un peu mondaine. Je soulignerai surtout un témoin d'un usage ancien que j'ai rencontré, notamment à Plailly : c'est, sur la courbe des piliers, des représentations peintes des apôtres portant chacun une croix, souvenir et attestation de la consécration de l'église qui rappelle le texte de l'apôtre : « *Super fundamenta apostolorum* ». La Jérusalem terrestre est bâtie sur les apôtres, comme sur autant de pierres de fondation.

* *

Allons, archéologues, il faut partir et regagner Beaumont, d'où le train doit nous ramener chacun à notre gîte.

A peine ce train a-t-il quitté la station, que nous apercevons à notre gauche le clocher très intéressant de l'église de *Bruyères*. Il appartient au XII^e siècle, et mériterait comme le reste de l'église elle-même, plus qu'une mention.

Bientôt le roulis du wagon et la fatigue des marches sous un soleil brûlant nous amenèrent à un demi-sommeil où, pour ma part, je m'ingéniais à synthétiser nos visions de la journée. N'était-ce pas l'histoire glorieuse de la pierre, refuge de l'homme contre les fauves de l'époque du silex, hypogée funéraire des cadavres des grands chefs, temple du sacrifice, dans nos pays

surtout, me disais-je, avec la moitié de mon esprit qui ne dormait pas tout à fait ; de la pierre robuste et en même temps docile qui, plus tard, a servi, entre les mains des « *Iathomi* » et des sculpteurs, à l'expression d'un art parfait qui discipline la fougue de l'imagination, sacrifie l'exubérance des détails à l'harmonie de l'ensemble, plane entre le vague flou et indéterminé de l'idéal et la copie brutale du réel ; bref, traduit sensiblement, par la montée des lignes, par la cadence des proportions, par la représentation du sensible, les sentiments les plus nobles de l'âme.

Le Chanoine, E. MULLER.
